

Fanny Laurent

GANGA

Rencontres le long du fleuve sacré

Roman



ISBN 979-10-91328-93-7
© Éditions GOPE, 74930 Scientrier, mai 2022



www.gope-editions.fr

Relecture, correction : Véronique Schauinger
(www.inde-en-livres.fr), David Magliocco,
Marie Armelle Terrien

Couverture : David Magliocco
Illustration de couverture : © Roop_Dey, Shutterstock

De la même auteure

Eldorado, ISBN 978-2-9569407-8-4, éditions Kaplume, 2022

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

TABLE DES MATIÈRES

Carte _____	7
Lexique _____	9
Introduction _____	11
Varanasi _____	15
Sarnath _____	53
Kanpur _____	91
Interlude _____	125
Haridwar _____	133
Rishikesh _____	169
Épilogue _____	209

La brume matinale se levait sur le Gange lorsque le cortège rejoignit le Manikarnika *ghat*.

On distinguait vaguement la délicatesse des balcons ouvragés des palais et la dentelle des cénotaphes finement sculptés. Le brouillard nimbait les rives, floutait les frontières entre réel et rêve. Tout était comme baigné d'un nuage bleuté. C'était l'heure où la ville, encore endormie, ne s'était pas tout à fait parée. Les dômes surplombés de lotus renversés se confondaient avec le ciel, et les statuettes ornant les façades des temples restaient discrètement en retrait.

Plus tard, les couleurs s'aviveraient : le blanc de la chaux recouvrant les remparts flamboierait, tranchant avec les mille tons pastel des maisonnettes cubiques, et les orangés acides des autels qui abritaient *linga* et *yoni*. Sur des tourelles ocre surplombant le fleuve apparaîtraient ici un Rama piétinant le démon Ravana, là un Ganesh aux yeux aimables. Le dieu à tête d'éléphant exhiberait son ventre proéminent, comme un pied de nez aux pieux ascètes qui n'osaient se souvenir de la saveur des *gulab jamun* gorgées de sirop, la sucrerie favorite de la divinité. Le Lali *ghat* se tapisserait de saris bariolés, étalés sur les marches, tandis que d'autres nippes flotteraient

sur des étendoirs de fortune ; à Varanasi, le linge n'en finissait jamais de sécher. Encore plus tard, les habitants se presseraient tous le long des *ghats*, se faufleraient dans le moindre interstice leur permettant d'accéder au fleuve sacré, dégringolant les marches qui plongeait directement dans le Gange.

Il en allait ainsi chaque matin : la ville la plus sainte d'Inde accueillait des milliers de dévots hindous qui accomplissaient leurs ablutions quotidiennes dans l'eau trouble la plus pure au monde. Immergés, ils lavaient leur âme de tous ses péchés et touchaient du doigt la sagesse divine charriée depuis des millénaires par la déesse Ganga. Se baignaient enfants et animaux, tandis que les hommes, dont les vêtements de peau peinaient à couvrir la bedaine, mâchonnaient des bâtonnets de siwak¹ pour se laver les dents. Les saris des femmes flottaient autour d'elles comme des flaques colorées tachant l'eau brune et lustrale. Sur les rives, les adolescents s'entraînaient au criquet, sans parvenir à troubler la méditation des imperturbables *sadhu* barbus, immobiles devant l'agitation. Disciples et gourous puisaient l'inspiration dans cette atmosphère pétrie de ferveur, assis en tailleur sur les terrasses surplombant les flots lourds, sous l'œil nonchalant des vaches sacrées. Ça et là, un arbuste perçait le béton, rare rappel d'une nature oubliée, domptée lorsque la ville fut bâtie, il y a si longtemps.

Mais pour l'heure, le cortège progressait au cœur d'un labyrinthe de ruelles vides. Il était composé de quatre hommes qui portaient un brancard de fortune,

¹ **Siwak** : racine utilisée comme brosse à dents naturelle.

d'un petit garçon ébouriffé à l'air absent, et de quelques voisines qui caquetaient dans la fraîcheur de l'aube. C'était une bien pauvre procession : celle-ci aurait dû se dérouler en fanfare, avec des membres de la famille rassemblés pour l'évènement, sous les chants et les incantations de brahmanes. Là, les quelques guirlandes de fleurs jaune et orange peinaient à recouvrir le brancard. Les « *Ram naam satya hai*² » répétés des porteurs d'une voix monocorde parvenaient à peine à troubler le calme qui régnait sur le chemin menant au *ghat*.

Comme si la vérité de Rama avait quitté ce corps parce qu'il avait cessé de respirer, pensa le petit garçon. Est-ce qu'avec son souffle, il avait également perdu son nom, et tout ce qui faisait de lui un être humain ? La vie se résumait-elle donc à un mouvement involontaire de la cage thoracique ?

Pourtant, à travers le pays, il arrivait que l'on garde ses morts près de soi le plus longtemps possible. À Goa, la dépouille de saint François Xavier était exhumée tous les dix ans, éternel compagnon des chrétiens de sa paroisse ; tandis qu'à Leh, les funérailles n'avaient lieu que quarante-neuf jours après que le défunt avait rendu son dernier soupir, ses proches avaient alors le temps d'adresser un dernier salut à l'âme en route pour l'autre monde. Le petit garçon ignorait tout cela : il savait simplement qu'à Varanasi, la mort, élément central autour duquel la vie des habitants tournait, était omniprésente. Mais il n'avait jamais perdu un être cher auparavant ;

² « *Ram Naam Satya Hai* » (« Le nom de Rama est la Vérité ») est chanté par les hindous lors des crémations, et implique que la Vérité se trouve dans le souffle des vivants.

aujourd'hui, c'était Amma³, sa mère, que l'on transportait pour le grand voyage.



L'un des porteurs, en tournant à gauche pour emprunter l'escalier descendant jusqu'au Manikarnika *ghat*, bouscula une vieille dame dont la pulpe semblait avoir déserté le visage. Enveloppée d'un tissu bien trop large, une multitude de plis s'affaissant sur ses membres secs, elle ne parut pas remarquer cette interruption. Courbée devant une statue grossière du dieu Shiva protégée par des volets grillagés, elle garda les mains jointes. Dans cette ville millénaire, la plus ancienne au monde, rien ne troublait l'ordre établi ni les rituels dont l'histoire se perdait à travers les âges. Des silhouettes frêles priaient nuit et jour pour le salut de leurs âmes, entonnant une *puja* sans début ni fin.

Le cortège descendit les marches d'un pas mesuré et dépassa sans le voir le puits creusé par Shiva en quête de la boucle d'oreille que la belle déesse Parvati avait laissé choir là. Insensible au romantisme de l'histoire, une chèvre curieusement vêtue d'une chemise à carreaux bleue chancelait en haut de l'escalier qui menait au brasier. L'air déjà opaque s'épaissit, teinté par les dernières fumerolles noirâtres émanant d'un tas de bois haut de deux mètres, encore chaud, en bas des marches qui s'enfonçaient dans le Gange.

Un monsieur entre deux âges, accroupi sur le seuil d'une cahutte peinte en rose vif sur laquelle était inscrite

³ *Amma* : maman en hindi.

en lettres appliquées « TEA SHOP », servait ses premiers clients d'une louche de *chai* trop infusé et sucré. Ceux-ci le consommeraient dans de petites tasses en aluminium devant l'échoppe, ou bien emporteraient dans des sachets en plastique le breuvage poivré. Le *chai-wallah*⁴ assis sur ses talons comme au fond d'un fauteuil le plus douillet suivit d'un œil vide le brancard chancelant, à peine troublé par la proximité du cadavre ; en effet, la mort flottait partout dans l'air vicié de Varanasi, elle était une compagnie dont on s'accommodait, en particulier sur cette portion de la rive qui s'ouvrait sur le plus large site de crémation du pays.

⁴ *Wallah* : en Inde, on ajoute le suffixe « *wallah* » après un mot pour désigner une fonction se rapportant à ce mot. Ainsi, le vendeur de thé devient le *chai-wallah* et le conducteur de *rickshaw*, le *rickshaw-wallah*.